

## La figure napoléonienne

### Texte 1

Victor Hugo, « Lui », *Les Orientales*, 1829 (décembre 1827)

Toujours lui ! Lui partout ! – Ou brûlante ou glacée,  
Son image sans cesse ébranle ma pensée.

Il verse à mon esprit le souffle créateur.

Je tremble, et dans ma bouche abondent les paroles  
Quand son nom gigantesque, entouré d'auréoles,  
Se dresse dans mon vers de toute sa hauteur.

Là, je le vois, guidant l'obus aux bonds rapides,  
Là, massacrant le peuple au nom des régicides,  
Là, soldat, aux tribuns arrachant leurs pouvoirs,  
Là, consul, jeune et fier, amaigri par des veilles  
Que des rêves d'empire emplissaient de merveilles,  
Pâle sous ses longs cheveux noirs.

Puis, empereur puissant, dont la tête s'incline,  
Gouvernant un combat du haut de la colline,  
Promettant une étoile à ses soldats joyeux,  
Faisant signe aux canons qui vomissent les flammes,  
De son âme à la guerre armant six cent mille âmes,  
Grave et serein, avec un éclair dans les yeux.

Puis, pauvre prisonnier, qu'on raille et qu'on tourmente,  
Croisant ses bras oisifs sur son sein qui fermente,  
En proie aux geôliers vils comme un vil criminel,  
Vaincu, chauve, courbant son front noir de nuages,  
Promenant sur un roc où passent les orages  
Sa pensée, orage éternel.

Qu'il est grand, là surtout ! quand, puissance brisée,  
Des porte-clefs anglais misérable risée,  
Au sacre du malheur il retrempe ses droits,  
Tient au bruit de ses pas deux mondes en haleine,  
Et, mourant de l'exil, gêné dans Sainte-Hélène,  
Manque d'air dans la cage où l'exposent les rois !

Qu'il est grand à cette heure où, prêt à voir Dieu même,  
Son œil qui s'éteint roule une larme suprême !  
Il évoque à sa mort sa vieille armée en deuil,  
Se plaint à ses guerriers d'expirer solitaire,  
Et, prenant pour linceul son manteau militaire,  
Du lit de camp passe au cercueil !

## **Texte 2**

Victor Hugo, *Ode à la colonne*, 1836

Oh ! quand il bâtissait, de sa main colossale,  
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,  
Ce pilier souverain,  
Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,  
Sublime monument, deux fois impérissable,  
Fait de gloire et d'airain ;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville  
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile  
Y brisassent leur char,  
Et pour qu'il fit pâlir sur nos places publiques  
Les frêles héritiers de vos noms magnifiques,  
Alexandre et César !

C'était un beau spectacle ! – Il parcourait la terre  
Avec ses vétérans, nation militaire

Dont il savait les noms ;  
Les rois fuyaient ; les rois n'étaient point de sa taille ;  
Et, vainqueur, il allait par les champs de bataille  
Glanant tous leurs canons.

Et puis, il revenait avec la grande armée,  
Encombrant de butin sa France bien-aimée,  
Son Louvre de granit,  
Et les Parisiens poussaient des cris de joie,  
Comme font les aiglons, alors qu'avec sa proie  
L'aigle rentre à son nid !

Et lui, poussant du pied tout ce métal sonore,  
Il courait à la cuve où bouillonnait encore  
Le monument promis.

Le moule en était fait d'une de ses pensées.  
Dans la fournaise ardente il jetait à brassées  
Les canons ennemis !

Puis il s'en revenait gagner quelque bataille.  
Il dépouillait encore à travers la mitraille  
Maints affûts dispersés ;  
Et, rapportant ce bronze à la Rome française,  
Il disait aux fondeurs penchés sur la fournaise :  
- En avez-vous assez ?

C'était son œuvre à lui ! – Les feux du polygone,  
Et la bombe, et le sabre, et l'or de la dragonne  
Furent ses premiers jeux.

Général, pour hochets il prit les Pyramides ;  
Empereur, il voulut, dans ses vœux moins timides  
Quelque chose de mieux.

Il fit cette colonne ! – Avec sa main romaine  
Il tordit et mêla dans l'œuvre surhumaine  
Tout un siècle fameux,  
Les Alpes se courbant sous sa marche tonnante,  
Le Nil, le Rhin, le Tibre, Austerlitz rayonnante,  
Eylau froid et brumeux

### **Texte 3**

Stendhal, *Le Rouge et le noir*, 1830

### **Texte 4**

Alfred de Musset, *La Confession d'un enfant du siècle* (1836) /Première partie, chapitre 2

Pendant les guerres de l'empire, tandis que les maris et les frères étaient en Allemagne, les mères inquiètes avaient mis au monde une génération ardente, pâle, nerveuse. Conçus entre deux batailles, élevés dans les collèges aux roulements des tambours, des milliers d'enfants se regardaient entre eux d'un œil sombre, en essayant leurs muscles chétifs. De temps en temps leurs pères ensanglantés apparaissaient, les soulevaient sur leurs poitrines chamarrées d'or, puis les posaient à terre et remontaient à cheval.

Un seul homme était en vie alors en Europe ; le reste des êtres tâchait de se remplir les poumons de l'air qu'il avait respiré. Chaque année, la France faisait présent à cet homme de trois cent mille jeunes gens ; et lui, prenant avec un sourire cette fibre nouvelle arrachée au cœur de l'humanité, il la tordait entre ses mains, et en faisait une corde neuve à son arc ; puis il posait sur cet arc une de ces flèches qui traversèrent le monde, et s'en furent tomber dans une petite vallée d'une île déserte, sous un saule pleureur.

Jamais il n'y eut tant de nuits sans sommeil que du temps de cet homme ; jamais on ne vit se pencher sur les remparts des villes un tel peuple de mères désolées ;

jamais il n'y eut un tel silence autour de ceux qui parlaient de mort. Et pourtant jamais il n'y eut tant de joie, tant de vie, tant de fanfares guerrières dans tous les cœurs ; jamais il n'y eut de soleils si purs que ceux qui séchèrent tout ce sang. On disait que Dieu les faisait pour cet homme, et on les appelait ses soleils d'Austerlitz. Mais il les faisait bien lui-même avec ses canons toujours tonnants, et qui ne laissaient de nuages qu'aux lendemains de ses batailles.

C'était l'air de ce ciel sans tache, où brillait tant de gloire, où resplendissait tant d'acier, que les enfants respiraient alors. Ils savaient bien qu'ils étaient destinés aux hécatombes ; mais ils croyaient Murat invulnérable, et on avait vu passer l'Empereur sur un pont où sifflaient tant de balles, qu'on ne savait s'il pouvait mourir. Et quand même on aurait dû mourir, qu'était-ce que cela ? La mort elle-même était si belle alors, si grande, si magnifique dans sa pourpre fumante ! Elle ressemblait si bien à l'espérance, elle fauchait de si verts épis qu'elle en était comme devenue jeune, et qu'on ne croyait plus à la vieillesse. Tous les berceaux de France étaient des boucliers ; tous les cercueils en étaient aussi ; il n'y avait vraiment plus de vieillards ; il n'y avait que des cadavres ou des demi-dieux.

Cependant l'immortel Empereur était un jour sur une colline à regarder sept peuples s'égorger ; comme il ne savait pas encore s'il serait le maître du monde ou seulement de la moitié, Azraël passa sur la route ; il l'effleura du bout de l'aile, et le poussa dans l'Océan. Au bruit de sa chute, les vieilles croyances moribondes se redressèrent sur leurs lits de douleur, et, avançant leurs pattes crochues, toutes les royales araignées découpèrent l'Europe, et de la pourpre de César se firent un habit d'Arlequin.

De même qu'un voyageur, tant qu'il est sur le chemin, court nuit et jour par la pluie et par le soleil, sans s'apercevoir de ses veilles ni des dangers ; mais dès qu'il est arrivé au milieu de sa famille et qu'il s'assoit devant le feu, il éprouve une lassitude sans bornes et peut à peine se traîner à son lit ; ainsi la France, veuve de César, sentit tout à coup sa blessure. Elle tomba en défaillance, et s'endormit

d'un si profond sommeil que ses vieux rois, la croyant morte, l'enveloppèrent d'un linceul blanc. La vieille armée en cheveux gris rentra épuisée de fatigue, et les foyers des châteaux déserts se rallumèrent tristement.

Alors ces hommes de l'Empire, qui avaient tant couru et tant égorgé, embrassèrent leurs femmes amaigries et parlèrent de leurs premières amours ; ils se regardèrent dans les fontaines de leurs prairies natales, et ils s'y virent si vieux, si mutilés, qu'ils se souvinrent de leurs fils, afin qu'on leur fermât les yeux. Ils demandèrent où ils étaient ; les enfants sortirent des collèges, et ne voyant plus ni sabres, ni cuirasses, ni fantassins, ni cavaliers, ils demandèrent à leur tour où étaient leurs pères. Mais on leur répondit que la guerre était finie, que César était mort, et que les portraits de Wellington et de Blücher étaient suspendus dans les antichambres des consulats et des ambassades, avec ces deux mots au bas : Salvatoribus mundi.

Alors il s'assit sur un monde en ruines une jeunesse soucieuse. Tous ces enfants étaient des gouttes d'un sang brûlant qui avait inondé la terre ; ils étaient nés au sein de la guerre, pour la guerre. Ils avaient rêvé pendant quinze ans des neiges de Moscou et du soleil des Pyramides ; on les avait trempés dans le mépris de la vie comme de jeunes épées. Ils n'étaient pas sortis de leurs villes, mais on leur avait dit que par chaque barrière de ces villes on allait à une capitale d'Europe. Ils avaient dans la tête tout un monde ; ils regardaient la terre, le ciel, les rues et les chemins ; tout cela était vide, et les cloches de leurs paroisses résonnaient seules dans le lointain.

De pâles fantômes, couverts de robes noires, traversaient lentement les campagnes ; d'autres frappaient aux portes des maisons, et dès qu'on leur avait ouvert, ils tiraient de leurs poches de grands parchemins tout usés, avec lesquels ils chassaient les habitants. De tous côtés arrivaient des hommes encore tout tremblants de la peur qui leur avait pris à leur départ, vingt ans auparavant. Tous réclamaient, disputaient et criaient ; on s'étonnait qu'une seule mort pût appeler tant de corbeaux.

Le roi de France était sur son trône, regardant çà et là s'il ne voyait pas une abeille dans ses tapisseries. Les uns lui tendaient leur chapeau, et il leur donnait de l'argent ; les autres lui montraient un crucifix, et il le baisait ; d'autres se contentaient de lui crier aux oreilles de grands noms retentissants, et il répondait à ceux-là d'aller dans sa grande salle, que les échos en étaient sonores ; d'autres encore lui montraient leurs vieux manteaux, comme ils en avaient bien effacé les abeilles, et à ceux-là il donnait un habit neuf.

## Texte 5

Stendhal, *La Chartreuse de Parme*, 1839, 1<sup>ère</sup> partie, ch. 3 (Fabrice à Waterloo)

Nous avouerons que notre héros était fort peu héros en ce moment. Toutefois la peur ne venait chez lui qu'en seconde ligne ; il était surtout scandalisé de ce bruit qui lui faisait mal aux oreilles. L'escorte prit le galop ; on traversait une grande pièce de terre labourée, située au-delà du canal, et ce champ était jonché de cadavres.

-- Les habits rouges ! les habits rouges ! criaient avec joie les hussards de l'escorte, et d'abord Fabrice ne comprenait pas ; enfin il remarqua qu'en effet presque tous les cadavres étaient vêtus de rouge. Une circonstance lui donna un frisson d'horreur ; il remarqua que beaucoup de ces malheureux habits rouges vivaient encore, ils criaient évidemment pour demander du secours, et personne ne s'arrêtait pour leur en donner. Notre héros, fort humain, se donnait toutes les peines du monde pour que son cheval ne mît les pieds sur aucun habit rouge. L'escorte s'arrêta ; Fabrice, qui ne faisait pas assez d'attention à son devoir de soldat, galopait toujours en regardant un malheureux blessé.

-- Veux-tu bien t'arrêter, blanc-bec ! lui cria le maréchal des logis.

Fabrice s'aperçut qu'il était à vingt pas sur la droite en avant des généraux, et précisément du côté où ils regardaient avec leurs lorgnettes. En revenant se ranger à la queue des autres hussards restés à quelques pas en arrière, il vit le plus gros

de ces généraux qui parlait à son voisin, général aussi, d'un air d'autorité et presque de réprimande ; il jurait. Fabrice ne put retenir sa curiosité ; et, malgré le conseil de ne point parler, à lui donné par son amie la geôlière, il arrangea une petite phrase bien française, bien correcte, et dit à son voisin :

-- Quel est-il ce général qui gourmande son voisin ?

-- Pardi, c'est le maréchal !

-- Quel maréchal ?

-- Le maréchal Ney, bêta ! Ah çà ! où as-tu servi jusqu'ici ?

Fabrice, quoique fort susceptible, ne songea point à se fâcher de l'injure ; il contemplait, perdu dans une admiration enfantine, ce fameux prince de la Moskova, le brave des braves.

Tout à coup on partit au grand galop. Quelques instants après, Fabrice vit, à vingt pas en avant, une terre labourée qui était remuée d'une façon singulière. Le fond des sillons était plein d'eau, et la terre fort humide, qui formait la crête de ces sillons, volait en petits fragments noirs lancés à trois ou quatre pieds de haut. Fabrice remarqua en passant cet effet singulier ; puis sa pensée se remit à songer à la gloire du maréchal. Il entendit un cri sec auprès de lui : c'étaient deux hussards qui tombaient atteints par des boulets ; et, lorsqu'il les regarda, ils étaient déjà à vingt pas de l'escorte. Ce qui lui sembla horrible, ce fut un cheval tout sanglant qui se débattait sur la terre labourée, en engageant ses pieds dans ses propres entrailles ; il voulait suivre les autres : le sang coulait dans la boue.

Ah ! m'y voilà donc enfin au feu ! se dit-il. J'ai vu le feu ! se répétait-il avec satisfaction. Me voici un vrai militaire. A ce moment, l'escorte allait ventre à terre, et notre héros comprit que c'étaient des boulets qui faisaient voler la terre de toutes parts. Il avait beau regarder du côté d'où venaient les boulets, il voyait la fumée blanche de la batterie à une distance énorme, et, au milieu du ronflement égal et



continu produit par les coups de canon, il lui semblait entendre des décharges beaucoup plus voisines ; il n'y comprenait rien du tout.

A ce moment, les généraux et l'escorte descendirent dans un petit chemin plein d'eau, qui était à cinq pieds en contre-bas.

Le maréchal s'arrêta, et regarda de nouveau avec sa lorgnette. Fabrice, cette fois, put le voir tout à son aise ; il le trouva très blond, avec une grosse tête rouge. Nous n'avons point des figures comme celle-là en Italie, se dit-il. Jamais, moi qui suis si pâle et qui ai des cheveux châtain, je ne serai comme ça, ajoutait-il avec tristesse. Pour lui ces paroles voulaient dire : Jamais je ne serai un héros. Il regarda les hussards ; à l'exception d'un seul, tous avaient des moustaches jaunes. Si Fabrice regardait les hussards de l'escorte, tous le regardaient aussi. Ce regard le fit rougir, et, pour finir son embarras, il tourna la tête vers l'ennemi.

## Texte 6

Victor Hugo, *Le Retour de l'Empereur*, 1840

Sire, en ce moment-là, vous aurez pour royaume  
Tous les fronts, tous les cœurs qui battront sous le ciel  
Les nations feront asseoir votre fantôme  
    Au trône universel.

Les poètes divins, élite agenouillée,  
Vous proclameront grand, vénérable, immortel,  
Et de votre mémoire, injustement souillée,  
    Redoreront l'autel.

Les nuages auront passé dans votre gloire ;  
Rien ne troublera plus son rayonnement pur ;  
Elle se posera sur toute notre histoire  
    Comme un dôme d'azur.

Vous serez pour tout homme une âme grande et bonne,  
Pour la France un proscrit magnanime et serein,

Sire, et pour l'étranger, sur la haute colonne,  
Un colosse d'airain,  
Vous cependant, — tandis qu'une pompe sacrée  
Mènera par la ville un cortège inouï,  
Et que tous croiront voir revivre à votre entrée  
Un monde évanoui ;  
Tandis qu'on entendra, près du dôme ou des ombres  
Gardent tous les grands noms dont Paris se souvient,  
Rugir les vieux canons comme des dogues sombres  
Quand le maître revient ;  
Tandis que votre nom, devant qui tout s'efface,  
Montera vers les cieux, puissant, illustre et beau, —  
Vous sentirez ronger dans l'ombre votre face  
Par le ver du tombeau !

## **Texte 7**

Honoré de Balzac, *Autre étude de femme*, 1842

« Qui pourra jamais expliquer, peindre ou comprendre Napoléon ? Un homme qu'on représente les bras croisés, et qui a tout fait ! qui a été le plus beau pouvoir connu, le pouvoir le plus concentré, le plus mordant, le plus acide de tous les pouvoirs ; singulier génie qui a promené partout la civilisation armée sans la fixer nulle part ; un homme qui pouvait tout faire parce qu'il voulait tout ; prodigieux phénomène de volonté, domptant une maladie par une bataille, et qui cependant devait mourir de maladie dans son lit après avoir vécu au milieu des balles et des boulets ; un homme qui avait dans la tête un code et une épée, la parole et l'action ; esprit perspicace qui a tout deviné, excepté sa chute ; politique bizarre qui jouait les hommes à poignées par économie, et qui respecta trois têtes, celles de Talleyrand, de Pozzo di Borgo et de Metternich, diplomates dont la mort eût sauvé l'Empire français, et qui lui paraissaient peser plus que des milliers de soldats ;

homme auquel, par un rare privilège, la nature avait laissé un cœur dans son corps de bronze ; homme rieur et bon à minuit entre des femmes, et, le matin, maniant l'Europe comme une jeune fille qui s'amuserait à fouetter l'eau de son bain ! Hypocrite et généreux, aimant le clinquant et simple, sans goût et protégeant les arts ; malgré ces antithèses, grand en tout par instinct ou par organisation ; César à vingt-cinq ans, Cromwell à trente ; puis, comme un épicier du Père La Chaise, bon père et bon époux. Enfin, il a improvisé des monuments, des empires, des rois, des codes, des vers, un roman, et le tout avec plus de portée que de justesse. N'a-t-il pas voulu faire de l'Europe la France ? Et, après nous avoir fait peser sur la terre de manière à changer les lois de la gravitation, il nous a laissés plus pauvres que le jour où il avait mis la main sur nous. Et lui, qui avait pris un empire avec son nom, perdit son nom au bord de son empire, dans une mer de sang et de soldats. »